

Au début, je ne parvins même pas à me souvenir d'elle.

J'ai d'ailleurs cru à un gag de Miche quand j'ai reçu la convocation. Après relecture cependant, je me suis dit que non. Trop sophistiqué. Avec tampons, en-têtes et tout le tralala.

« Ah oui... elle! » criai-je alors au notaire, sceptique quant à me refiler tout ce blé.

« Ma tante et moi ne nous sommes vus depuis longtemps », ajoutai-je encore stupidement.

J'avais dit « ma tante » pour faire filial, en sa mémoire en quelque sorte. Et aussi en vue d'un possible magot.

« Et ça ne risque plus. Elle est morte voilà presque deux mois. »

Sur le coup, j'ai trouvé ça plutôt impoli de sa part. Je réussis toutefois à feindre un mélange d'étonnement et de chagrin.

« Non! Quand, dites-vous?

— Le 21 mars dernier, pour être précis. Dans sa demeure de Rouen, en Normandie.

— Ça alors... »

Bref, le tabellion m'annonçait que j'étais à la tête d'un sacré pactole. Je n'osai demander s'il parlait en euros. Probablement que oui. Ces gens-là sont très au fait.

Une sacrée somme donc, mais pas de suite. Dans deux semaines environ; le temps pour lui de faire acte et de préparer tous les contrats. Et c'est là, après m'avoir spécifié que j'allais être convoqué une nouvelle fois pour les paraphes à côté de son sceau (j'ai dû le faire répéter), qu'il me posa une question vraiment dingue. En gros: acceptais-je l'héritage?

Parce que certains refusent l'aubaine? faillis-je sortir quand il me précisa cette chose pas si conne: parfois les comptes sont négatifs, et ne restent alors que dettes et emmerdes aux survivants. Des débits à combler. Mais les descendants peuvent cependant refuser après quelques formalités ad-mi-nis-tra-ti-ves (il détacha bien chaque syllabe, sans doute pour me rabaisser, moi l'assisté dont il avait toutes les informations nécessaires sous les yeux).

Merde, quelle clause alors! Il me laissait entendre que des gars acceptaient la banqueroute de leurs aïeux. Je n'y comprenais décidément plus rien. Des gars... Tout à coup, une question m'angoissa et je pris mon ton le plus péteux, celui que j'utilise lors des rendez-vous à la CAF.

« Monsieur, suis-je le seul testamentaire? balbutiai-je presque.

— L'unique, jeune homme! tonna-t-il. Aucune famille, ni autre descendant. »

*Une veine de cocu tu veux dire, ouais.*

Déjà que j'étais pâle, je faillis tourner de l'œil quand il me répéta le montant par deux fois. As-tro-no-mique!

« À vous la belle vie, ironisa-t-il. Et encore, rien ne vous empêche de revendre le patrimoine ou les actions par la suite. Vous pourrez alors presque doubler la mise.

— Elle possédait des biens ? risquai-je.

— Oui, immobiliers surtout. Nice, Paris et la Bourboule (j'imaginai de suite des vieux en bonnets de bain en route pour la cure). Quarante immeubles en tout. Quant aux valeurs financières, elles sont sûres. Je n'y toucherais pas si j'étais vous, car elles ont grimpé. Elle les possédait elle-même d'une succession, tout comme le parc immobilier. »

Je pris congé et promis d'être présent à la date indiquée sur le fascicule qu'il me remit avant de se foutre une ultime fois de ma gueule : *9h00 n'est-il pas trop tôt ? Sans doute n'avez-vous pas l'habitude...*

Dehors, les trottoirs me semblèrent de coton. Le coup de massue était trop important pour que je saute de joie dans la rue. Pas encore. Je n'y croyais tout simplement pas et aurais voulu gravir à nouveau l'Étude du cravaté pour lui soutirer une promesse de legs en bonne et due forme, ou quelque chose du genre.

Et puis cette tante, bordel... dont j'avais vaguement entendu parler même par mes parents adoptifs durant les repas du dimanche ? En plus, elle ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam cette bonne femme, alors pourquoi

moi plutôt que de tout céder à l'État, comme le font la plupart des vieux esseulés et aigris par la vie? Peut-être n'avait-elle pas eu le temps de prendre ses dispositions? Si pourtant, puisqu'elle m'aliénait tout via son notaire qui contacta le généalogiste successoral auquel j'ai eu affaire. *Un jeu d'enfant, en somme*, avait même précisé ce con.

Je m'assis dans un square de ce quartier huppé du 16<sup>e</sup> et regardai en fumant un mec qui passait en

Porsche. Puis, pour la première fois depuis un bail, j'achetai un ticket de bus pour regagner ma banlieue et savourai les sièges panoramiques du fond sans l'angoisse d'un contrôle.

À la date convenue, et après de dernières paperasses, j'étais riche. Immensément. Pété d'oseille, de thune, de flouze, comme vous voudrez. Le pire c'est que j'avais déjà commencé à me faire à l'idée.

Quand j'ai déboulé à ma banque avec les autorisations et les chèques, le guichetier m'a regardé quelques secondes avec les yeux d'un hibou sous acide. Ses pupilles allaient des chèques à mon visage. Scepticisme de l'inversement proportionnel. Il joignit alors un conseiller auquel il murmura dans son combiné, dos tourné. J'ai souri quand est apparue la connasse qui s'occupait d'ordinaire de mes comptes, celle qui dit toujours non et me réprimande comme un gamin quant à mes découverts. Elle me fit répéter ma requête. Ce que je fis volontiers, avec délectation; narquois.

Plus tard, un vieux type que je n'avais jamais vu arriva et me pria de le suivre dans son bureau: le directeur d'agence. D'emblée, je remarquai sa perruque et m'y attardai exprès, piqué d'un sourire.

J'ai cru qu'il allait se mettre à chialer quand je lui ai annoncé mon intention de fermer mon compte, une fois les dettes réglées.

« Mais pourquoi? Nous avons toute une gamme de placements adaptés à vous proposer... Une carte prestige préférentielle...

— D'une, le coupai-je, pour toutes ces années où vous m'avez considéré comme un paria. Deuzio, juste pour vous faire chier, et quelque chose me dit que j'y suis parvenu, sans mauvais jeu de mots. Trois, parce que le plaisir de voir vos gueules en ce moment vaut à lui seul la totalité du fric qui désormais n'alimentera pas vos comptes. Et enfin, j'y ajouterai une quatrième, Môôôseigneur le Directeur: vous portez une moumoute dont la couleur me fait penser aux ragondins qui barbotaient dans le canal près de chez moi et dont j'avais une trouille bleue minot. Voilà, c'est pour toutes ces raisons que je vous dis merde! »

J'ouvrais donc un compte ailleurs. Dans la banque la plus prestigieuse de la capitale, pour tout dire. Étonnant de m'y rendre à l'improviste, en short, et de m'y entendre appeler monsieur avec déférence. Ils ont toujours été sympas avec moi (tu m'étonnes) et ne m'emmerdent plus à propos de placements bénéfiques. Que ferais-je de tous ces intérêts alors que je ne parviendrai pas en une vie entière à en claquer

l'apport ? Non, j'avais juste deux comptes. Un courant suffisamment pourvu et tout le reste sur épargne. Je n'y touche presque pas et, pour moi, ils ont dû exceptionnellement en modifier les clauses. Car je ne pouvais en principe laisser pareil montant sur un unique compte. Maintenant si, c'est fait. Qui veut peut. C'était ça ou bye bye de toute façon.

Pour rigoler, je n'ai rien dit à la CAF et continue à percevoir les 400 euros mensuels du RMI. Ouais, célibataire sans enfants, c'est la pire des situations pour le RMI. J'ai aussi maintenu mon APL. Officiellement, je suis toujours à la recherche d'emploi. La bonne blague, moi qui pourrais racheter l'ANPE...

Tout ça me fait réellement marrer.

J'ai dû pour ce faire conserver ma studette sous les combles. C'est ma raison sociale en quelque sorte, l'endroit où arrive mon courrier. J'y passe une fois la semaine, histoire de vérifier ma boîte aux lettres. C'est là aussi que je fais livrer des trucs pas très avouables qui encombrent la loge de la gardienne devenue suspicieuse. Une enveloppe de ma part lui fera retrouver sa bonhomie.

Dans mon nouveau, d'immeuble, il y a un vague-mestre assez tatillon en plus d'un gardien dans le hall, avec tenue et talkie. Sécurité et tranquillité avant tout.

Car, évidemment, j'ai commencé par déménager. Pour Levallois, ma chère. Je voulais du confort, mais surtout du calme. La quiétude en pleine ville, voilà le vrai luxe de nos jours. Pouvoir cloper sur sa terrasse, la bite à l'air, et cracher sur les passants sans craindre le vis-à-vis. Telle est ma conception du bonheur.